



Guillaume Néry
NATURE AQUATIQUE

UNE ODE
À LA MER

ARTHAUD

Nature aquatique

Guillaume Néry

Nature aquatique

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2022
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0802-4763-6

À Mai-Lou
À mes parents
À Audrey
À Loïc

*« Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,
Et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.*

*Celui qui craint les eaux qu'il demeure au rivage,
Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,
Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.*

*La mère de l'amour eut la mer pour berceau,
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.*

*Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,
Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes. »*

Pierre de Marbeuf,
« Et la mer et l'amour... », 1628

L'ACCIDENT

10 septembre 2015, Chypre

Je palme. Je suis animé de la joie contenue d'avoir rempli la moitié de mon contrat. C'est difficile. Les profondeurs me rattrapent. Elles m'enlacent. L'ivresse est partout. Vertige.

Je palme. C'est vraiment difficile. J'ai une irrésistible envie de respirer. J'entrevois mes apnéistes de sécurité. Je ralentis. Tout devient flou.

Trou noir.

Je me réveille, c'est encore noir. Comme ces réveils en phase profonde du sommeil, une lutte insupportable contre l'envie de rester blotti dans le monde des songes. « Foutez-moi la paix ! », voilà ce que je voudrais hurler à ceux dont je devine la présence autour de moi. Il faut bien renaître. Ma conscience se déplie. Les sens l'un après l'autre

Nature aquatique

sortent du coma. J'entends des voix. On me tapote le visage. J'ai un masque sur la bouche qui me délivre de l'oxygène pur ; il n'a aucune odeur. Le noir se dissipe ; je vois Morgan, la mine inquiète, d'autres que je n'identifie pas. Et puis il y a ce goût en bouche, le goût du sang, le goût de ma chair qui pleure de l'intérieur des larmes rouge vif, le goût de l'amertume, le goût de l'échec, le goût de la mort qui n'est pas passée loin.

J'ai mal aux poumons, je ne sens plus mes jambes chargées d'un trop-plein d'acide lactique. Je reviens de l'au-delà.

8 septembre 2015, Chypre

Il y a ces grains saupoudrés sur le sol carrelé de la terrasse, une fine couche couleur brique sur les fenêtres et l'empreinte de mains d'enfants sur les pare-brise des voitures. Une tempête de sable a soufflé sur la côte sud de l'île de Chypre pendant la nuit. Dans cette ambiance martienne, sous un ciel rouge opaque, je plonge à – 126 mètres. Je bats mon record personnel. Je réalise la deuxième apnée la plus profonde de l'histoire dans la discipline du poids constant (descente et remontée en palmant). Deux mètres me séparent du record du monde détenu par mon ami russe Alexey Molchanov.

L'accident

La plongée, qui dure 3 minutes et 19 secondes, est un moment de perfection. Pour être considérée comme parfaite selon mes critères, elle doit remplir quatre conditions : la maîtrise absolue de tous les paramètres techniques, le sentiment d'une communion avec la mer, un plaisir éprouvé tout au long de la performance et l'impression générale d'en avoir sous le pied. À des profondeurs connues, il n'est pas rare que je coche toutes les cases.

La quête de cette perfection est devenue au fil des ans ma priorité, comme un prérequis à l'empilement de mètres supplémentaires. Je reproduis chaque année le même plan d'entraînement. La progression s'étale sur plusieurs mois : plongée après plongée, je m'approche de la limite de l'année précédente et un matin je descends un mètre plus bas vers l'inconnu. On est toujours complaisant avec les premières fois : j'accepte la possibilité de ne pas atteindre la nouvelle profondeur au premier essai, j'accepte aussi de ne pas être irréprochable dans la forme.

Alors ce 8 septembre 2015, quand je plonge pour la première fois à – 126 mètres de profondeur, que je défriche un territoire nouveau, un jour de compétition sous haute tension, de la plus élégante des manières, et rejoins la surface arborant un immense sourire dès ma première inspiration, je

Nature aquatique

comprends que je viens de toucher du doigt l'état de grâce.

Paradoxalement, la nuit qui a précédé cette plongée parfaite, cette nuit balayée par les vents de l'orient, fut pleine de tourments. Une nuit qui a mué les angoisses des jours précédents, réduites jusqu'alors à de brèves crispations passagères, en un déchaînement de pensées morbides et irrationnelles. Il aura fallu la sagesse et la douceur de Morgan Bourc'his qui partage ma chambre d'hôtel pour contenir ce tourbillon de panique alors que lui-même se préparait à battre son record personnel à la brasse avec une tentative à – 90 mètres. Je regrette encore aujourd'hui mon incorrection et mon manque criant d'empathie cette nuit-là, ma culpabilité n'étant amoindrie que par la réussite de sa plongée le lendemain.

Il n'y a pas un moment précis qui cristallise l'apparition de ces angoisses, mais une superposition d'événements tragiques.

2007. D'abord, la mort, le 11 avril 2007, de Loïc Leferme, grand frère spirituel des plongeurs, ami et source infinie d'inspiration, au cours d'un entraînement à – 171 mètres en No Limit, dans la rade de Villefranche-sur-Mer. Avec lui s'envole l'ère de l'insouciance. Je découvre ma vulnérabilité : je peux mourir en plongeant. Cette

L'accident

tragédie marque mon entrée véritable dans l'âge adulte.

Je dois m'extraire du cocon niçois pour guérir. Je pars m'entraîner ailleurs pour diluer ma tristesse dans des eaux vierges de ce traumatisme et reprendre confiance en moi et en la mer. Loïc pratiquait la discipline du *Grand Bleu*, la plus dangereuse de toutes. Il enfourchait sa gueuse lestée et ne pouvait remonter à la surface qu'avec un parachute qu'il gonflait d'air. En No Limit, il faut accepter que sa vie dépende du matériel. Je me convaincs que nous, les gladiateurs des disciplines de compétition, dans lesquelles on plonge sans assistance, nous sommes exempts d'un risque mortel. Ce n'est jamais arrivé en compétition jusque-là.

2013. Je finis ma saison auréolé d'un record de France à – 125 mètres et d'une médaille de bronze aux championnats du monde individuels. Je ne participe pas au dernier rendez-vous incontournable de l'année, le Vertical Blue, organisé par le champion néo-zélandais William Trubridge, aux Bahamas, dans le Dean's Blue Hole, le trou bleu le plus profond du monde. Le dernier jour, Nick Mevoli, un athlète américain, tente de battre le record de son pays à la brasse à – 70 mètres. Il remonte, souffre d'un œdème pulmonaire sévère qui, combiné à l'hypoxie de sa plongée, ne lui

Nature aquatique

permet pas de respirer convenablement. Il tombe en syncope et ne se réveillera jamais malgré l'oxygène pur, le massage cardiaque, les piqûres d'adrénaline. Stupeur dans notre communauté, confrontée pour la première fois à la mort au cours d'un championnat. Le bouclier derrière lequel je me réfugiais cède. Je fais une pause, la première depuis mes débuts en compétition.

2015. Le troisième acte qui vient sceller au corps mon anxiété croissante se joue au large des Baléares, un mois avant la nuit oppressante chypriote. J'apprends la disparition de la plus grande championne de tous les temps, Natalia Molchanova, détentrice d'à peu près tous les records du monde et maman de mon ami et rival, Alexey Molchanov. Entre deux cours qu'elle délivre à des élèves sur leur yacht, Natalia a plongé peu profond. Elle a plongé mais n'est pas remonté. Jamais. Sans explication. Elle laisse son fils et toute la grande famille des apnéistes orphelins de leur reine. Je suis submergé par le chagrin et l'incompréhension. Jusque-là, chaque fois que l'on me posait la sempiternelle question de l'âge de péremption d'un athlète, sous-entendant un sourire aux lèvres qu'il fallait que je songe à ma reconversion, je rétorquais, goguenard, que notre championne à nous battait tous les records à plus de 50 ans ! Alors moi et ma trentaine,

L'accident

on avait le temps de voir venir. Un pilier s'effondre. Et ma confiance s'effrite.

Voilà tout ce qui est ressorti cette nuit de septembre 2015 à Chypre, qui m'a débordé et que j'ai déversé sans filtre en une logorrhée toxique. Avoir pu ensuite renverser le cours des choses et transcender les heures sombres de la nuit en une si douce immersion relève encore du mystère. Peut-être fallait-il que ça sorte, que je libère les pensées obscures pour que s'ouvrent les portes des abysses.

Morgan et moi rentrons au port sous l'azur ocre, le sourire ramené des grands fonds illuminant notre visage. Place au repos, aux jus de fruits pressés avec la bande des potes apnéistes venus de tous horizons, que nous avons tant plaisir à retrouver chaque année. Mat Malina le Polonais, Samo Jeranko le Slovène, Alexey qui, fidèle à la réputation des Russes d'enfouir leurs émotions intimes, ne laisse rien transparaître du traumatisme qui lui ronge sans doute les entrailles. D'autres se joignent à notre noyau dur selon les jours. Nous formons une confrérie soudée. Nous nous déplaçons à vélo dans les rues sans charme de Larnaca : avec désinvolture les après-midi suivant les grandes performances, avec retenue et concentration les veilles de plongées profondes.

Nature aquatique

Alexey me lance : « La prochaine, tu vas battre mon record, ça marche ? » La prochaine, c'est après-demain. Rien ne m'y oblige mais un dernier jour de compétition me tend les bras avant le début des championnats du monde. Pendant ces championnats, je n'aurai qu'une seule tentative, et la tension à son comble n'est pas forcément le contexte approprié pour une tentative de record du monde. La performance de ce matin et la journée de repos demain me font envisager sérieusement la proposition d'Alexey.

Soyons honnêtes, l'idée a germé dans les minutes qui ont suivi mon retour des 126 mètres, mais je me suis laissé le temps de jouir de la saveur du succès durant quelques heures. Je m'endors avec cette idée solidement chevillée au corps. Je me réveille avec l'envie d'y aller.

Tout va ensuite très vite. Je m'étire. Petit-déjeuner. Je nage en mer pour éliminer les toxines de la veille. Déjeuner. Sieste. Je remplis mon annonce officielle sur un petit bout de papier. 129 mètres. Temps de plongée : 3 minutes 25 secondes – cette information doit être signalée à titre indicatif pour l'équipe de sécurité. Jus de fruits pressés. Je m'étire à nouveau. Dîner. Chambre d'hôtel. L'angoisse est une sournoise qui m'attend au coin du lit. Les pensées sont moins ravageuses qu'il y a deux jours. Je respire. Je les tiens en

L'accident

respect. Je n'infligerai pas à Morgan le supplice de mes affres. Il anticipe le coup en me rappelant que je peux à tout moment renoncer et me préserver pour les championnats du monde qui suivront, élégante manière de me faire prendre de la distance. Nuit convenable. Je m'étire. Petit-déjeuner. Je prépare mes affaires avec lenteur et minutie. Les pensées noires se muent en un pressentiment néfaste. Morgan ne plonge pas ce matin, mais il m'accompagne. Nous attendons le bateau-navette. Il reçoit un message de sa sœur qui lui annonce qu'il est tonton depuis quelques heures. 10 septembre 2015. Merlin est né et je vais mourir.

Comment envisager de plonger habité par ces certitudes mortifères ? Je n'ai jamais ressenti une chose pareille. Quelle est cette force qui me saisit et me précipite hors de toute raison ? Ulysse en a-t-il subi la tyrannie pour entreprendre son odyssée ? Je repense à un documentaire glaçant, *Solo : Lost at Sea*, et à l'inextinguible obsession du héros malheureux de commencer une traversée inédite en kayak entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande, alors que tous les signes d'une issue tragique clignotent au milieu de l'écran. J'imagine un spectateur qui me vociférerait de rebrousser chemin, de me jeter sous la couette, ou de sauter dans le premier vol vers Nice pour me réfugier dans les bras de ma fille. Il

Nature aquatique

n'y a rien de sensé aujourd'hui. Je pose un pied sur le bateau et chemine vers mon destin.

Je me rebranche à mon cartésianisme. J'enclenche la routine dans laquelle je me blottis. Respiration. Visualisation. Le plan d'eau est d'un calme absolu. La confiance revient, comme si j'avais laissé à quai les parasites de l'esprit. J'enfile ma combinaison une trentaine de minutes avant le top officiel, imperméable à l'agitation qui règne sur la gigantesque embarcation rouillée aux allures de plateforme pétrolière. Ce n'est pas un jour ordinaire. La concentration est de mise pour l'équipe d'organisation qui s'affaire. Les records du monde sont devenus rares à mesure que nous nous rapprochons de l'asymptote des limites humaines. Un coup d'œil sur le câble officiel qui vient d'être réglé à 129 mètres par les trois juges. Il est vaguement oblique. Le câble est le messager des grands fonds, il me chuchote que je devrai m'accommoder d'un léger courant. La mer peut être perfide et dissimuler une vérité indécélable à la surface.

Ce câble est une simple corde d'escalade, lestée de vingt kilos, suspendue dans le bleu à la verticale. Il est mon fil d'Ariane. Je le suivrai en palmant à la descente et à la remontée. Je me glisse à l'eau 7 minutes avant le départ. Le compte à rebours est lancé. Allongé sur mon matelas liquide, je flotte

L'accident

sans difficulté grâce à ma combinaison en Néoprène, fine seconde peau pour une meilleure glisse et rempart contre le froid.

Morgan à mes côtés, je me dirige vers l'arène. Juges, apnéistes de sécurité et photographes sont au garde-à-vous. Je suis dans mon cocon, imperméable à la tension qui se lit sur les visages. Je me souviens que lors de mes premiers records, il me tardait de quitter la surface. Fuir la crispation collective avant qu'elle ne me saisisse et que je doive la traîner au fond. J'ai appris depuis à apprécier les quelques instants qui précèdent l'heure de vérité, à savourer leur intensité, leur densité. L'effroi des dernières nuits est oublié. Je suis là où je dois être. Ultimes oscillations d'une ventilation imperceptible, si calme, si douce, qu'il semble aux spectateurs que je suis déjà en apnée.

J'entre en hibernation.

Dernière inspiration. Le diaphragme se tend vers le bas, le ventre se gonfle. Les muscles intercostaux se contractent. La cage thoracique s'ouvre et accueille ce souffle ultime qui ne prend jamais fin. Je comble les derniers espaces avec quelques mouvements de carpe, une manœuvre qui me permet d'emmagasiner un litre supplémentaire de précieux carburant.

Je bascule mon corps vers la gauche. Je reste une seconde à plat ventre, visage dans l'eau, face à

TABLE

L'accident	11
Le risque	31
Communauté	51
Inspiration	89
Accepter	103
Ralentir	123
La privation	147
Nature aquatique.....	165
Remerciements.....	201

« Je suis entièrement sous l'eau. La pointe de mes cheveux effleure la surface toute proche. Je les sens danser librement. Les bras se déploient avec légèreté, les mains se délient, dialoguent avec le fluide. Les pieds qui reposent à peine sur le fond ajustent leurs appuis. L'équilibre est rétabli. Le corps que la gravité a cloué sur terre retrouve ses réflexes aquatiques. Je reste ainsi quelques secondes dans une immobilité relative en forme de recueillement. La mer m'a tant manqué. »

Quand l'éloignement renforce l'attachement, que le risque met en lumière la nécessité, Guillaume Néry retient son souffle pour se sentir en vie, s'immerge pour prendre un nouvel élan, s'abandonne corporellement et laisse les pensées dériver avec le courant. En remontant à la surface, il retourne à une vie terrestre apaisée.

Après son accident de plongée qui a failli lui coûter la vie, Guillaume Néry a rapporté des profondeurs des enseignements qui initient son cheminement. Du sport à la contemplation, il a fait de la mer un espace intime et un lieu de création. Sa quête va désormais bien au-delà des records. L'océan est son paradis mais aussi le cœur de son engagement pour la préservation de la nature.



*Champion français d'apnée, **Guillaume Néry** bat à quatre reprises le record du monde d'apnée en poids constant (descente et remontée à la seule force des palmes ou sans). En 2011, il est sacré champion du monde grâce à une descente à -117 mètres. Le 8 septembre 2015, il établit un nouveau record français en descendant à -126 mètres. Deux jours plus tard, victime d'un accident de plongée, il frôle la mort et décide d'arrêter la compétition.*